

ment Laurier fut maintenu au pouvoir par une majorité augmentée. Sir Charles Tupper était vaincu lui-même dans son comté. Il n'y avait que consternation et désappointement chez les libéraux-conservateurs.

Le vieux leader profita de sa défaite pour sortir de la politique qui semblait lui tourner le dos définitivement.

Il fallait lui trouver un successeur.

Un chef ne se choisit pas à froid. On ne le nomme pas comme on accorde une place à un commis. Il doit s'imposer. Il faut que son passé, son caractère, son prestige aient de l'ascendant sur les foules. La popularité lui est nécessaire, indispensable. Dans notre pays, il est tenu de satisfaire les aspirations de deux races qui ont leurs fanatiques, leurs brouillons toujours prêts à soulever les préjugés. Sir John A. Macdonald et sir Wilfrid Laurier ont dû exercer une vigilance constante pour se maintenir avec sûreté entre ces deux éléments. Ce qui plaît à l'un de ceux-ci est souvent désagréable à l'autre. Et il y avait, en 1901, dans le parti, de vieux politiques aux ambitions légitimes. Ils étaient les aînés de M. Borden, mais réunissaient-ils, comme lui, le plus grand nombre des qualités requises pour diriger, non pas l'opposition mais, éventuellement, toute l'administration du pays ? C'est là ce que se demandèrent les sénateurs et députés dans leur caucus du 20 avril 1901 alors qu'ils offrirent le sceptre